

PUNK PROJECT



PUNK PROJECT

ENTRETIENS PHOTOGRAPHIQUES

Sur une proposition de **Étienne Renzo**
en collaboration avec Le Musée de l'Invisible

Projet d'exposition et de publication

Sommaire

Le Punk Project d'Étienne Renzo
L'exposition et la publication

Portraits

Punk au quotidien

L'art et la fête

Photographier corps et âmes: Entretien avec Étienne Renzo

Presse

Bio-CV Étienne Renzo

Le Musée de l'Invisible

Contact: etienne@etiennerenzo.com

Web: www.etiennerenzo.com



LE «PUNK PROJECT» D'ÉTIENNE RENZO

Étienne Renzo aime faire des portraits de punks. Il a commencé bien avant les rassemblements festifs tels que la « grosse entube », qu'il a accueilli sur son aérodrome. Touché par l'engagement, la dérision critique, mais aussi par la créativité et l'humanité des néo keupons, il est parti à leur rencontre sur leurs lieux de vie improbables. Avec l'idée de réaliser des « entretiens photographiques », qui allait devenir un véritable projet artistique.

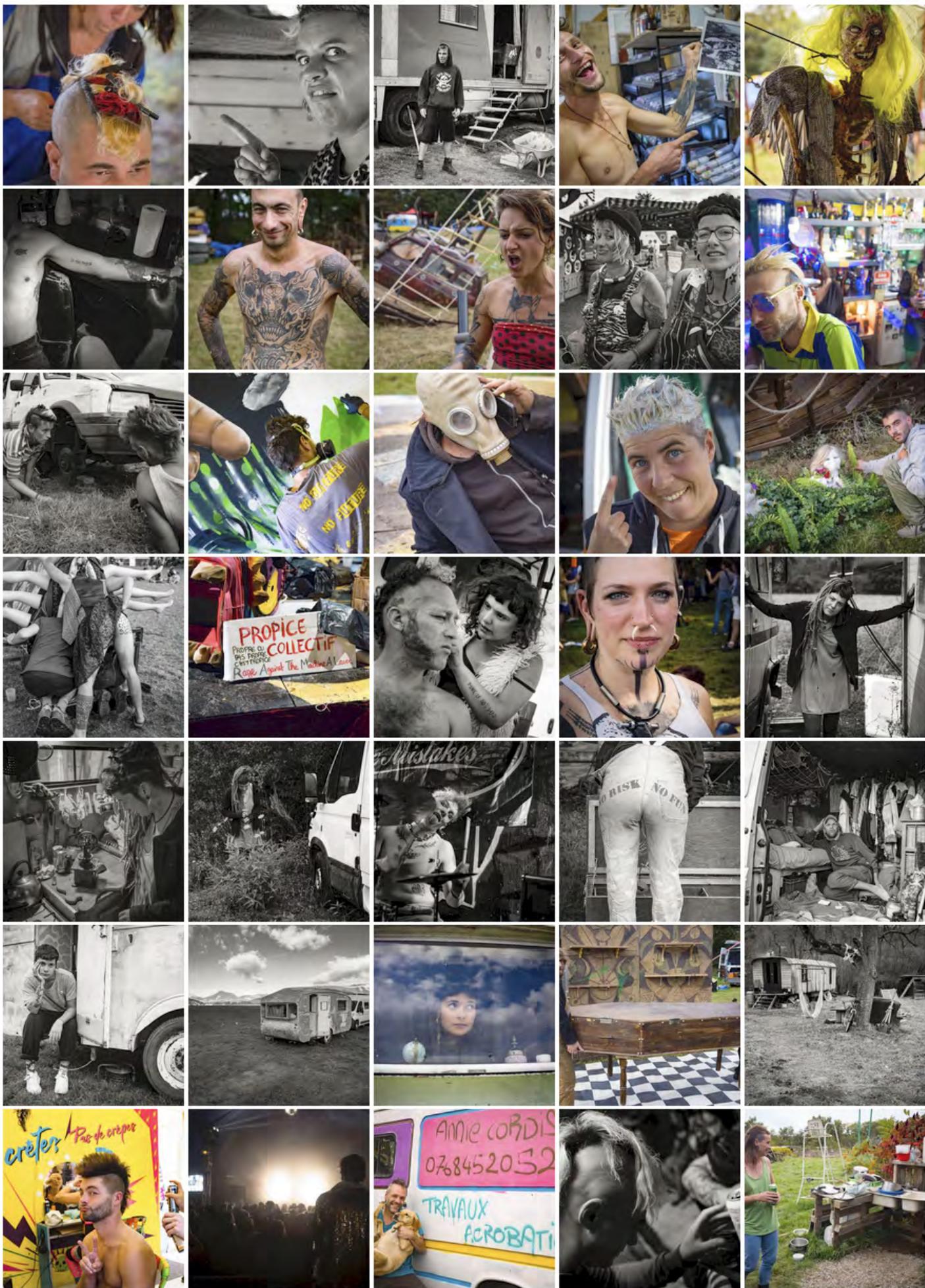
Etienne Renzo connaît bien l'esprit et l'histoire du mouvement punk, qu'il a vu naître dans les années 70, partageant alors certaines de ses révoltes et valeurs face au capitalisme outrancier. En tant que photographe autodidacte, il a flirté avec la vie communautaire et grandi avec le punk en restant attentif à ses développements alternatifs. En particulier en milieu rural, où il a lui-même choisi de vivre un certain rapport au monde.

C'est pourquoi le Punk Project est plus le prolongement d'un engagement, que le produit d'un reportage. Même si les images et les paroles collectées, révèlent les nouvelles facettes d'un mouvement toujours vivace, et plus que jamais d'actualité. Autant du point de vue ontologique qu' anthropologique, quand ce sont les affects, les existences, les manières d'être et de survivre, qui sont en jeu avant toute chose.

Si bien que la culture punk, qui fête ses cinquante ans cette décennie, prend ici un sens et un relief particulier. Elle apparaît d'abord comme une évidence historique à travers sa pertinence, qui préfigure les prises de consciences environnementales et sociétales actuelles. Telle une alerte prophétique et visionnaire, contre les dérives du néolibéralisme naissant du thatchérisme de la fin des années 70, qui fait désormais société à l'échelle mondiale. A tel point que cette civilisation dérégulée incarne aujourd'hui le «No Future» qui la dénonçait, dans une mise en péril durable de l'habitabilité même de ce monde.

Voir et revoir le punk avec Étienne Renzo, a quelque chose de l'exorcisme, de l'antidote et du soin. Car le «Punk project» aborde aussi les dimensions subtiles de l'âme et de l'esprit punk avec ses réalités culturelles et psychosociales. Ne serait-ce que pour déjouer la collusion délétère entre l'individualisme consumériste et le narcissisme numérique, qui devient la norme au détriment de l'empathie collective et environnementaliste. Le Punk project s'autorise aussi à explorer les dimensions ésotériques et spirituelles invisibilisées et rarement évoquées, qui comptent pourtant pour nombre de ses protagonistes. C'est alors que la plongée dans la cosmologie punk prend l'aspect d'une quête plutôt que d'une enquête. D'une quête initiatique au cœur d'une humanité abimée. Mais pour mieux se retrouver.

Pascal Pique, Le Musée de l'Invisible



L'EXPOSITION ET LA PUBLICATION

Des valeurs toujours d'actualité

Dès ses débuts dans les années 1976-1980, le Punk feint la bêtise et revendique un certain «analphabétisme culturel» qui contraste avec la puissance d'agir qu'il recèle. Identifié dans l'imaginaire collectif à l'esthétique d'un genre musical iconoclaste, le punk est aussi un mouvement contestataire, porteur de valeurs politiques et sociales, allant de l'anti-autoritarisme au «do-It-Yourself». Le punk a évolué en même temps que les fractures sociales qu'il n'a cessé de dénoncer. C'est pourquoi il est toujours d'actualité et d'une utilité critique certaine à l'heure de l'individualisme généralisé et de l'oubli des causes collectives.

Punk des villes, punk des champs

Plutôt d'origine urbaine, le mouvement Punk est loin d'avoir disparu du paysage. En particulier du monde rural où la culture punk semble s'être installée de façon durable. Pas loin du phénomène des ZAD et d'autres formes d'alternatives. Même en retrait, les punks sont toujours aux avant-postes avec un double visage que sait bien restituer Etienne Renzo. Avec d'un côté une dimension joviale, bienveillante, voire déconnante, fête oblige! La fête comme instance rituelle de subversion des signes et de fraternité collective. Et d'un autre côté, un engagement lié à des choix de vie radicaux. Des choix visionnaires au regard des problématiques de décroissance, d'anti-consumérisme, et de solidarité. Sans oublier la dimension nomade du punk qui peut toutefois se sédentariser à la ville comme à la campagne, en posant son camion dans une friche, un squat, un bois ou une arrière-cour de ferme.

Invisibilisation et subversion

L'approche d'Étienne Renzo consiste ici à montrer toute l'humanité et toute l'actualité de ces vécus individuels et collectifs. De manière aussi à transmettre leur message en témoignant d'une réalité culturelle et sociale dont l'invisibilisation, est pour la plupart d'entre-eux, désirée et assumée. La disparition des radars de la société, apparaissant alors comme une option radicale et subversive, au regard des modes existentiels et des codes de présentification de notre époque. Cet effacement volontaire, qui limite à quelques rares familiers la possibilité de sillonner les collectifs et leurs lieux de vie pour les photographier, rend ces images d'autant plus précieuses et signifiantes.

Des «entretiens photographiques»

La démarche d'Étienne Renzo consiste d'abord à redonner une présence et une voix aux acteurs premiers de la culture punk. Son projet prolonge les échanges qu'il a toujours eu avec eux, à travers l'image et le texte de ce qu'il nomme des «entretiens-photographiques». Le mode opératoire consiste d'abord à réaliser des portraits photographiques en situation, dans les conditions de vie ou d'activité. Les propos sont recueillis dans le même mouvement, sous forme d'interview flash, à partir de quelques questions tirées au sort d'un jeu de cartes conçu spécialement pour le projet. Comme pour la bonne aventure. Les images et les propos sont réalisés dans le temps de l'échange puis retranscrits. D'un commun accord avec les protagonistes, ces images et ces textes sont traités de manière à être exposés et publiés. Ils pourront être associés ou non, en fonction des modalités de publication et d'exposition.

Un tour de France du Punk pour une exposition itinérante

L'intégration d'Étienne Renzo dans le milieu Punk lui permet d'avoir accès à un grand nombre d'individualités et de communautés constituées dans les réseaux plutôt non citadins. Ce qui pourra s'étendre au contexte urbain à travers différents squats ou communautés qu'il envisage également de visiter dans la Drôme, le Massif central, la Bretagne ou le sud-Ouest. Étienne Renzo a commencé sa quête depuis bientôt trois ans, et va la poursuivre par la visite des quatre grandes régions de France.

L'exposition

L'objectif est de présenter des séries de photographies couleur ou noir et blanc. Avec le projet d'en faire les premières expositions en 2025 afin d'agréger des partenariats pour publier un livre. Le travail de post-production des photos et des textes se fait au fur et à mesure des interviews. De nouveaux entretiens pourront aussi être réalisés dans le périmètre régional des lieux d'exposition. Les présentations associeront différentes typologies de tirages, d'encadrement et d'accrochage en fonction des espaces d'exposition. De manière à ce que la scénographie des expositions réponde à la configuration des lieux.

La publication

La publication reprendra les principales thématiques des séries avec les portraits, les scènes de vie et de contexte, ainsi que la créativité artistique et festive souvent indossociables. En particulier avec la manifestation la «grosse entube» l'une des origines de ce projet. La publication laissera la première place aux habitus punk et ses différents niveaux de réalité matérielle et immatérielle. Les propos seront restitués avec un minimum de normalisation. Fussent-ils critiques et rebelles, voire approximatifs du point de vue des règles de syntaxe et d'orthographe. Le livre pourra être complété par des contributions extérieures restituant toute l'ampleur et la diversité des enjeux du phénomène punk.

Pour une photo punk !?

La sortie d'un ouvrage collectif, «Penser avec le Punk»* coordonné par la critique musicale et philosophe Catherine Guesde a donné à Étienne Renzo la conviction qu'il fallait développer et montrer son projet. À l'image de cette publication, il ne cherche pas «à convertir cette sous-culture subversive en système philosophique», mais plutôt à montrer «les liens féconds du punk avec l'éthique animale, l'écologie profonde, le féminisme, ou de manière plus inattendue, la spiritualité». Plus précisément, les entretiens photographiques d'Étienne Renzo visent à étendre le champ d'action du punk au domaine de la photographie elle-même. En vue pourquoi pas, d'une convergence de leurs engagements respectifs au sein d'une photographie punk qui reste à inventer.

**Penser avec le punk» Catherine Guesde - PUF 2022*

PORTRAITS



Cha: «Etre un humain, ce n'est pas écoresponsable»



Jojo: «Le mouvement punk, comme il a pu exister, il est mort. Mort et enterré. Mais il y a une continuité dans les idéaux qui sont profondément humanistes, d'entraide, de solidarité, ou de débrouille et de bidouille. Mais aussi de se sentir rejeté ou de se placer comme rejeté par rapport à un système qui ne nous correspond pas»



Ilona: «Ce qui explique la continuité du punk et de ce mouvement, c'est qu'il y a toujours des choses qui ne vont pas bien dans notre société et qui font qu'on se rebelle et qu'on est contre. Et qu'on aime bien être contre les choses»



César: «En fait, si on se défonce trop la gueule à la fin, on n'a plus d'idéologie parce qu'on n'a plus de cerveau»



Ketura: «Il y a un proverbe que j'adore qui dit : c'est pas un signe de bonne santé mentale que de survivre dans une société malade»



Marido: «Moi, je suis née femme, avec des organes génitaux femmes. Et je suis bien avec ça. Est-ce que c'est une chance d'être une femme ? Moi, je pense que oui. Mais c'est dur. C'est très, très, très dur»



JBM: «Punk's not dead, parce que le puritanisme, l'autoritarisme, le capitalisme, la société judéo-chrétienne, le consumérisme, sont toujours aussi là et sont même de plus en plus présents. Et que du coup, le punk réagit de manière proportionnelle avec des nouvelles générations»



Annie Cordiste:

«Ils font des magnifiques drapeaux pirates à paillettes maintenant chez Jennifer»



Johnny: «Je ne suis pas trop dans la révolte, moi. Les manifestations, les pancartes et tout. Je m'en fous un peu, mais bon. C'est quand même le bordel partout dans le monde»



Bertille: «Pour moi évidemment que le punk peut avoir une dimension spirituelle, voire même ésotérique. Carrément, je suis médium, donc pour moi c'est évident... Mais en fait, juste, ils ne le savent pas. Mais c'est relou de savoir l'avenir»

PUNK AU QUOTIDIEN





Jojo

«On est beaucoup à pas avoir pas de thune et à bien aimer la bidouille aussi. Du coup, cette conscience écologique, elle va aussi avec. C'est-à-dire qu'on va essayer de réparer plutôt que de casser».

Annie Cordiste

«Je pense que je vais tout doucement me mettre à la communication animale parce que mon chien m'apporte beaucoup»

César

«L'alternative c'est de faire ensemble, c'est le collectif et tous ces trucs-là. Aujourd'hui on nous inculque de faire l'inverse. On est complètement dans une société individualiste. Le punk c'est toujours avec du monde et aujourd'hui encore, il a cette cette force du collectif quoi»

Cha

«C'est peut-être pas une contre-culture, c'est-à-dire un contre-système, mais pas spécialement anti-système»

Johnny

«Si on est écoresponsable ? Ben ouais, parce qu'on n'a pas vraiment le choix. On a un mode de vie qui fait qu'on ne consomme pas beaucoup, qu'on se démerde avec ce qu'on a. On fait beaucoup de récup, de recyclage. On n'achète pas des milliards de trucs dans la foire à la consommation»

Jan

«Dans les milieux ruraux, il y a vraiment très peu de mixité. Et donc du coup, il y a une espèce de truc comme ça qui se reproduit. Les gens ne se rendent pas compte aussi à quel point on véhicule un racisme ordinaire, qui fait que ça n'est pas très agréable pour des personnes qui seraient concernées et racisées»

Ilona

«Moi, je crois aux lutins et aux petites fées de la nature. Donc, je ne vais pas dire que je n'ai pas de dimension ésotérique ou spirituelle dans ma vie. Je crois qu'on ne comprendra jamais tout et qu'il y a forcément des choses qui se jouent dans la spiritualité et le non visible ou le non touchable. Oui, pour moi, il y a des gens qui ont des dons, des dons d'écoute, des dons de bien-être qui te font du bien d'une manière que tu ne comprends pas»

Marido

«J'ai plus de chien, il est mort il y a deux ans. J'ai eu un chien pendant 15 ans qui s'appelait Souka. Souka c'est un terme hindou qui veut dire le bonheur. J'ai adopté mon chien à la SPA quand j'avais 23 ans. C'est l'un des êtres les plus extraordinaires que j'ai rencontrés de ma vie. Il m'a fait grandir. A l'époque, je venais de vivre un truc vraiment pas chic. Et je me suis mise à méditer»

Bertille

«J'ai rencontré une énergéticienne qui m'a proposé de me former pour canaliser mon don et tout. Et puis, j'ai appris à m'en servir de manière ouverte ou fermée. Parce qu'avant, c'était open bar et puis ce n'était pas facile. Maintenant, c'est carré. Ma spécialité, c'est la lecture d'inconscient sur tout ce qui est non-dit»

• • •

L'ART ET LA FÊTE





Marido

«Ma culture punk a commencé avec ma culture techno, et le fait de mixer quand j'avais 17 ans ou d'organiser des événements underground. Évidemment qu'il y avait de la spiritualité, parce qu'en fait, le voyage musical que tu proposes aux gens pendant plusieurs jours, alors que c'est illégal, et que tu te mets en danger pour ça, c'est évidemment spirituel. Pour moi, à l'époque, le monde de la culture techno était une forme de punk»

Niko

«Ce que j'aime bien dans le n'importe quoi, genre dans un grand festival ou une grosse free party, que tout le monde est drogué et se jette par terre. Que c'est vraiment n'importe quoi, et bien il y a toujours quelque chose de beau derrière. Soit de l'amour, soit de l'amitié. Quand on est vraiment très drogué ou bien bourré, et que l'on se prend dans les bras, on s'épure et on règle des problèmes ensemble»

Margaux

«Et maintenant, j'ai ma compagnie de marionnettes où je fais plusieurs spectacles. J'ai un groupe de musique, je fais du théâtre de rue, je fais de la forainerie. J'ai une formation d'herboriste aussi et de naturopathe. Sinon, je fais pas mal de performances érotiques. Et le fait de se déshabiller sur scène en racontant quelque chose qui n'a rien à voir avec l'érotisme, je trouve ça hyper intéressant comme outil politique. Je fais de la prévention contre les violences sexistes et sexuelles en étant à poil. Et en fait, ça marche»

Ketura

«J'ai envie d'inventer quelque chose de nouveau, soit dans ma tête, soit dans la peinture, soit dans la musique, soit dans l'acte de vivre. Il faut qu'il y ait des êtres parmi d'autres, qui bifurquent. Qui bifurquent et qui disent, non, je suis pas d'accord. Et ça c'est pas normal»

Margaux

«On constate que ce qui semble un grand n'importe quoi dans la culture punk est un sens artistique affirmé. Est-ce que cela sert aussi à être contre la société telle qu'elle est ? Donc de faire du grand n'importe quoi, ce serait aussi être contre la société telle qu'elle est. Oui, moi, je pense que c'est assez vrai, ça»

Cha

«Avec ou sans paillettes? Avec, clairement, parce qu'il y a encore plein de pétrole sur la planète, donc il faut vraiment exploiter tout le pétrole qui reste pour en faire des micro-particules de plastique et se les tartiner sur la gueule. C'est très important ça, c'est vrai. On milite là-dessus. On a besoin de gasoil et paillettes !»

Marido

«Quand on construit des espèces de villages, à l'image de la Grosse Entube, par exemple ou d'autres événements. Et quand tu t'éloignes et que tu regardes tu te dis, «ça, c'est magique, quoi !». C'est magique d'être capable de sortir ça et d'être encore plus des enfants que quand on était enfant. Et puis de voir les personnes se rencontrer, se parler ... Ouais, c'est ça, c'est le recul sur tout ce qu'on est capable de créer ensemble, qui m'émerveille totalement. Moi, c'est les rencontres avec les personnes»

...

Entretien avec Étienne Renzo

Photographier corps et âmes

Entretien avec Etienne Renzo

par Pascal PIQUE - *Le Musée de l'Invisible*

Pascal Pique : Etienne Renzo vous avez un parcours de photographie et de vie à la fois atypique et varié. Celui de quelqu'un qui a une approche artistique et poétique très fine et très sensible de l'image et du monde mais qui n'a pas beaucoup exposé. Vous avez enfin décidé de sortir du bois ?

Etienne Renzo : J'ai eu plusieurs métiers comme photographe, agriculteur, pilote et mécanicien avion ou dirigeant d'entreprise. Si bien que je n'ai pas pu me consacrer exclusivement à la photographie. Mais elle m'a suivi depuis mon enfance. Jusqu'à présent j'ai fait de la photographie principalement pour moi, et effectivement, aujourd'hui je vais essayer de présenter ce que je fais. Savoir si je peux montrer, si mon regard rencontre un écho. Mes images ont toujours eu une liaison forte avec l'enveloppe de l'humain, la nudité et la peau. Plus encore aujourd'hui qu'avant. Mais il est de plus en plus difficile de montrer des images où le nu est présent. Il y a un rapport fatal, de quasi causalité entre le nu et la controverse. Aujourd'hui le risque de réactions critiques envers les photographies de nu s'est considérablement accru. Cela révèle tout le danger à vouloir interpréter les œuvres en projetant sur le créateur les schémas mentaux des observateurs de ces photographies. D'ailleurs il y a des festivals de photos de nu bien distincts de ceux d'«Art Majeur»... Et en général il n'y est montré que l'absence outragée de vêtements.

PP : Il est vrai qu'avec les nouvelles imprégnations religieuses et culturelles le champs des libertés se restreint considérablement. Notamment pour l'image et la photographie. Et pas seulement de nu. Comment expliquez-vous et vivez-vous cela ?

ER : Le problème est que ces nouveaux interdits ont tendance à être validés par une sorte d'air du temps et de consensus mou entretenu par certains acteurs culturels qui dans les faits flirtent avec le petit commerce. Tout fini par se ressembler pour une satisfaction nivelée par le généralement correct. Certains ou certaines, postulent de ne montrer que les photos d'une communauté, d'une caste ou d'un genre pour exiger le droit de montrer ces œuvres. De la même façon, ils n'hésitent pas à créer des festivals d'images de guerre ou de souffrance! A quand des trophées d'images de volupté? Sommes-nous assez égarés pour ne pas discerner que le pied d'un homme est plus digne que son soulier? C'est aussi pour tout cela que j'ai très peu montré jusqu'à ce jour...

PP : L'une de vos premières images montre deux figures perdues dans l'immensité d'un paysage minimal avec une femme au cabas quadrillé comme une mire. Comment est arrivée cette image ?



ER : J'ai eu mon premier appareil photo en 1970 à l'âge de 14 ans. Et j'ai commencé à développer moi-même dans la salle de bain de mes parents. Cette image est l'une des toutes premières que j'ai faites alors que je venais d'avoir cet appareil. Je l'ai gardée car c'est la seule où il y a ma grand-mère et mon oncle ensemble. Ils m'emmenaient toujours faire une promenade après le repas du dimanche, au pied du plateau de Valensole dans les Alpes de Haute-Provence. C'est en hiver puisqu'il y a de la neige au fond sur les montagnes.

On voit ma grand-mère qui regarde ses mains. Elle se promenait souvent avec les mains tendues, la paume vers le bas, pour ressentir la terre. Mon oncle qui était bourelrier était aussi un peu sourcier et il sentait les choses. Sur l'image il est plus loin derrière. Il est resté célibataire toute sa vie dans le petit village d'Oraison. On doit être au bord de la rivière la Durance au milieu des champs.

PP : Je vois cette image comme une clef et un présage de ce que vous allez développer par la suite. Qu'est-ce qui serait en germe selon vous dans cette image ?

ER : On peut se raconter beaucoup de choses avec cette photo. Si elle porte quelque chose en germe c'est le fait d'être habitée. Car c'est plutôt les personnes qui m'attirent, plus peut-être que les paysages. Mon sujet principal s'est avéré être Homo sapiens, avec toutes ses dérivés. Sinon il n'y a pas beaucoup de ciel. Je n'aime pas beaucoup les ciels dans les images car je ne sais pas trop quoi faire de cet espace. Je préfère avoir des espaces plus fermés où l'on voit des choses. Et puis il y a aussi l'herbe.

PP : Cela peut sembler curieux à dire mais vous faite une photographie poilue. Une photographie dotée d'une forme de pilosité. Pas seulement dans les nus mais aussi avec les paysages et vos rendus de la nature. Par exemple avec les herbes qui deviennent des chevelures. On remarque aussi les poils de vos modèles.

ER : En effet j'aime beaucoup les herbes. Je ne sais pas pourquoi exactement. C'est à la fois les poils de la terre et une forêt pour les insectes. C'est aussi pour cela que la plupart de mes modèles ont bien souvent des poils. Hommes ou femmes, même sous les bras. Peut-être aussi pour que l'image respire ou transpire. Les herbes sont les régulateurs d'humidité sous les aisselles de mes photos.

PP : Vous avez ramené de magnifiques images de votre voyage en Chine en 1975, qui ont été très peu vues je crois. Elles viennent d'un autre

monde et d'une autre époque. Pourtant à les revoir aujourd'hui elles sont à la fois atemporelles et très actuelles. Comme le portrait de famille. A quoi cela tient-il ?



ER : Ces images n'ont jamais été montrées. A l'époque j'étais sympathisant maoïste et j'accompagnai comme photographe un groupe de médecins qui partait étudier l'anesthésie sous acupuncture. J'ai pris pas mal de photos dans les hôpitaux chinois mais beaucoup ont été malmenées au développement.

Celle de la famille a été faite à Pékin. Nous étions toujours accompagnés par un guide qui surveillait nos faits et gestes. Pour cette image j'avais demandé à voir comment les familles vivaient dans leur milieu. Le guide nous avait fait entrer dans un immeuble en demandant à une famille de me recevoir. On voit un portrait de Mao sur le mur. Il y a aussi un calendrier avec un avion de chasse russe. Je me souviens aussi que la foule me suivait dans la rue car j'étais roux. Pour regarder l'étranger. Il y a en effet une dimension intemporelle dans cette image qui est très proche de celle de ma voisine Marguerite prise en 1997, soit 25 ans après. Ce qui m'avait épaté en Chine c'était qu'il n'y avait pas de grande différenciation homme femme au niveau des activités et des métiers. Tout le monde était à la même enseigne.

PP : Vous avez également pratiqué la photographie de presse, de spectacle, ainsi que la prise de vue aérienne de manière professionnelle pour l'archéologie. Vous avez aussi fait des images plus « esthétiques » bien avant l'heure.